

«Il n'y a pas plus rentable que la culture»

Thomas Gunzig, écrivain

Thomas Gunzig, homme de radio, de théâtre, de cinéma –il a écrit le scénario du prochain film de Jaco Van Dormael– est un «francophone connu» comme il existe des «bekende Vlamingen» au nord du pays. Il incarne ainsi, ces derniers temps, et presque malgré lui, la résistance du service public face à ce qu'il nomme lui-même «la guerre culturelle» menée par l'Arizona et par Georges-Louis Bouchez dont on ne prononcera jamais le nom au cours de cet entretien, mais qui semblait (presque) omniprésent. On en oublierait presque, un comble, que Thomas Gunzig est avant tout un de nos grands écrivains, récompensé dès son premier roman par le prix Rossel, et apprécié pour son imaginaire ancré dans le réel, son ironie et son amour sincère pour le savoir et la culture, qu'elle soit savante ou populaire.

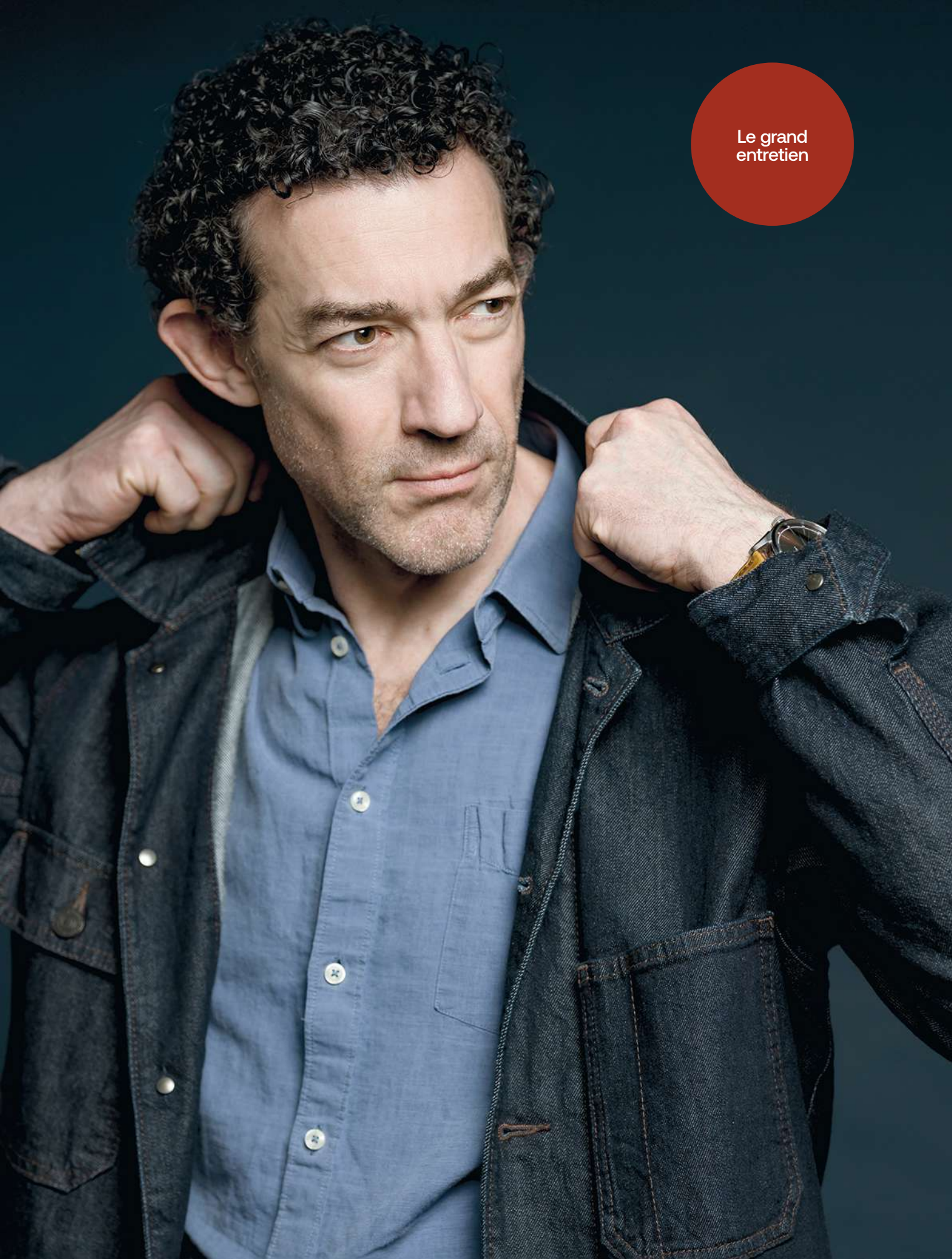
Vingt-cinq ans et 10 romans plus tard, il se place à nouveau sur la ligne de départ de la rentrée littéraire avec *Spectres* (1) (qu'il présentera à l'Intime Festival de Namur le 29 août prochain), un formidable roman –probablement son plus ambitieux– mêlant sciences, science-fiction et grande aventure romanesque, porté par une idée, ou plutôt un cauchemar: «l'exploitation

Par
**Olivier
Van
Vaerenbergh**

industrielle de la vie après la mort.» Un roman ambitieux, on l'a dit, le plus mature sans doute, le plus grave surtout. Une gravité qui s'inscrit dans l'air du temps, indéniablement, et qui est aussi présente, un peu plus que de coutume, dans l'atmosphère de la conversation, qui se tient ce matin-là au Bar du Matin, à Bruxelles. Là où, parfois, Thomas Gunzig écrit ses livres.

En entamant la lecture de Spectres, on retrouve le goût des grands romans de hard science-fiction complexes et érudits. Vous qui avez toujours joué avec les genres littéraires, vous semblez cette fois vous y plonger corps et âme.

Ça fait une vie que je réfléchis à ce qu'est la littérature et à ce que sont les genres. J'aime les genres, et la science-fiction en particulier, mais je n'aime pas parler de genre, ça fait souvent un peu fuir les critiques, les lecteurs et parfois les libraires. J'en suis arrivé à me dire qu'il y a de bons livres et de mauvais livres; du moins, il y a ceux qui me plaisent, qui nous emportent, qui racontent quelque chose sur nous et sur le monde. Et peu importe sous quel angle un livre attaque la réalité. Mais la science-fiction est ...

A portrait of a man with dark, curly hair and a light beard, looking off to the side. He is wearing a dark denim jacket over a light blue button-down shirt. His hands are raised, pulling at the collar of the jacket. A watch is visible on his left wrist. The background is a solid dark blue.

Le grand
entretien

... le genre par lequel je suis entré dans la littérature. A.E. Van Vogt ou Isaac Asimov, je les ai lus dès l'âge de 7 ou 8 ans, des bouquins de SF aux couvertures hyperkitsch que mon père recevait et qu'il ne lisait pas, auxquels je ne comprenais pas grand chose mais qui me fascinaient. La SF, contrairement à ce que l'on croit encore trop souvent, n'est pas une espèce de fantasme futuriste dans lequel on imagine des mondes qui n'existent pas; c'est une littérature, au contraire, profondément ancrée dans le réel, et qui permet de l'envisager sous des angles et à des échelles que la littérature plus réaliste ne permet pas. Je rejoins Kim Stanley Robinson (*NDLR: célèbre auteur de SF, entre autres de Mars la rouge*) quand il estime que la grande science-fiction possède deux aspects: un aspect prophétique –ce qui risque de nous arriver– et un aspect métaphorique –ce que ça nous dit d'aujourd'hui. Si on veut penser le réel aujourd'hui à travers la littérature, il n'y a rien de mieux que la science-fiction. Peut-être que jusqu'ici, je ne m'en sentais pas capable. J'ai tellement d'admiration et d'amour pour ces grands livres de SF qui sont en moi depuis longtemps que je n'osais pas m'y attaquer frontalement. Des montagnes. Le désir était là, mais il me fallait l'idée et le substrat scientifique que j'attendais.

La SF, très présente dans Spectres, repose effectivement sur de véritables théories scientifiques: on vous découvre ici en véritable fêru de sciences, de physique quantique et même de la théorie de la gravitation quantique à boucles!

Oui, il s'agit d'envisager le réel comme étant d'une nature granulaire: des petits grains d'espace-temps qui se succèdent les uns aux autres, et qui permettent de se poser la question: qu'y a-t-il entre ces grains d'espace-temps? Cette théorie qui mêle relativité générale et mécanique quantique m'a vraiment permis de m'attaquer enfin à cette idée qui m'occupe depuis longtemps: l'exploitation industrielle de la vie après la mort. On en retrouve déjà une trace dans *Manuel de survie à l'usage des incapables* (Au diable vauvert, 2013): tout à la fin, le protagoniste meurt et se retrouve dans la vie après la mort... qui a été rachetée par IKEA. Je m'en suis ressenti dans une nouvelle qui m'avait été commandée par un festival, le récit d'un type qui prend une drogue qui lui permet de se retrouver dans la vie après la mort... Mais il m'en fallait plus, et j'ai découvert le livre de Carlo Rovelli, un formidable vulgarisateur qui a écrit le génial *Sept brèves leçons de physique*, dans lequel il aborde cette théorie de la gravitation quantique à boucles. C'est là que le travail a commencé. Mais mon intérêt pour la science n'a pas commencé avec ce roman: je suis né là-dedans! Mon père était chercheur en astrophysique (*NDLR: Edgard Gunzig, célèbre cosmologiste, professeur de relativité générale à l'ULB*), il bossait avec Ilya Prigogine, François Englert, tous deux prix Nobel, et Robert Brout, que j'écoutais discuter dans son bureau les mercredis après-midi et les week-ends, entre autres autour de cette question, sur laquelle il a écrit des livres: pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que

rien? Un intérêt qui m'est resté. Je suis convaincu, par ailleurs, qu'il faut un effet de réel dans un récit, un ancrage dans le concret. Mais ce n'est pas nécessaire non plus de tout comprendre! Il s'agit surtout de faire sentir au lecteur que le monde dans lequel il entre préexistait à son arrivée, qu'il est plus grand que lui, et qu'il est donc réel. Sinon, ça ressemble à un décor en carton. Mais le plus important reste la mécanique narrative. Ce sont les personnages, leur parcours, les obstacles qu'ils ont dans les pattes et comment ils les surmontent. Les émotions qu'ils portent.

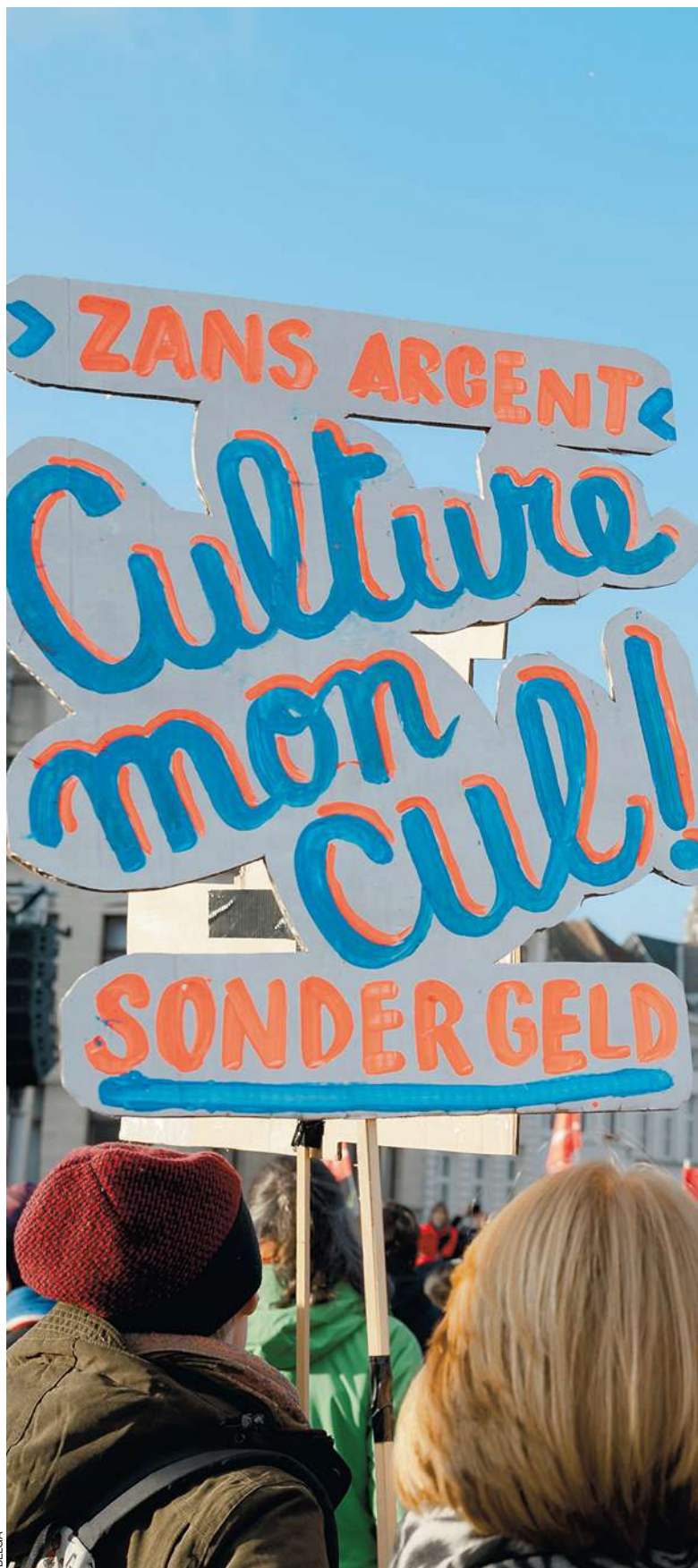
Mais n'auriez-vous pas une vie éditoriale plus simple, en France surtout, si vous délaissiez la science-fiction, pour la littérature dite «blanche», sans recours aux genres?

J'aurais une vie d'écrivain plus facile si j'habitais à Paris et si je ne publiais pas Au diable vauvert. Avec un livre comme ça chez un éditeur comme celui-là, je me mets hors de tout un système de prix littéraires. Je ne serai pas lu, c'est ce qui a été expliqué à mon editrice: «On ne lit pas vos livres.» En même temps, quand je vois l'affaire Grasset (*NDLR: le remplacement de l'éditeur historique Olivier Nora par un proche de Vincent Bolloré*), je me dis que je suis bien là où je suis. Mais ce n'est pas une question de reconnaissance ou de gloire personnelle; j'aimerais vraiment qu'avec moi ou un autre, cette maison d'édition tellement merveilleuse qu'est Au diable vauvert, avec qui je partage tellement de choses, puisse, elle aussi, un jour se sécuriser financièrement. Pour le reste, pas de concession: on ne choisit pas vraiment la manière ou le genre dans lequel on écrit.

Comme souvent dans vos romans, la culture érudite côtoie sans hiérarchie la pop culture avec des références qui vont ici du multiverse des Marvel à la série Stranger Things. C'est assez rare et culotté, non?

Cette culture populaire me provoque une joie, une excitation, elle touche mon imaginaire, elle touche à des émotions très profondes. Il n'y a pas de culture, de sous-culture, de contre-culture: il y a la culture qui nous accompagne tous en tant qu'êtres humains. Il y a une merveilleuse culture pointue,

«En Belgique, notre seule ressource naturelle, c'est notre créativité. Et c'est ce qu'on vient de flinguer.»



La réforme de l'Arizona qui rabote les pensions des travailleurs des arts ne règle pas les problèmes de budget.

classique, que j'aime profondément, et il y a tout le reste. Là, en vous attendant, je lisais un roman d'Alberto Moravia, c'est formidable, et cet après-midi, je dois voir le dernier *Evil Dead*, et je suis impatient! Tout ça court d'un même cheminement.

On sent avec ce livre que vous changez aussi, vous-même, de dimension: un ton peut-être moins ironique que dans vos précédents romans.

Plus grave peut-être.

J'ai écrit beaucoup de livres où je me suis vraiment amusé avec le style, avec le second degré, avec l'ironie, avec le noir... Mais peut-être que l'ironie, j'en ai fait un peu le tour. J'étais plus jeune, c'était une énergie différente, avec l'envie peut-être d'être davantage provocateur. Et heureusement qu'on évolue artistiquement! C'est une évolution personnelle qui s'est faite presque sans que je m'en aperçoive. Je ne sais pas si c'est mon regard ou le monde qui a changé, mais il est de plus en plus bordélique, globalisé, violent. Le moment est plus grave, aussi, parce qu'il y a désormais des forces suprahumaines qui nous menacent collectivement, comme le réchauffement climatique, et ça, c'est une première. La catastrophe, on y est. Ou dans le «juste avant». Juste avant qu'on traite ce qui reste de forêts comme des petits musées... Avec un aveuglement politique terrifiant. On a le nez dedans, mais «on» continue de dire que les incendies sont d'abord provoqués par des incendiaires, qu'il suffit de placer des climatiseurs partout, que c'est même de la faute des écolos! En revanche, on oublie de dire qu'avec le réchauffement, il y a des centrales nucléaires à l'arrêt parce qu'on ne sait plus les refroidir, ou que des fils électriques sont en train de fondre; on ne saura bientôt même plus les faire fonctionner, tous ces climatiseurs... Mais pour répondre à votre question: je ne me suis jamais considéré comme un humoriste, mais c'est sûr on n'est plus vraiment là pour rigoler.

Cette gravité, on la retrouve aussi de plus en plus dans vos chroniques, autant aimées que critiquées sur les réseaux sociaux.

Les chroniques, c'est arrivé comme ça, presque malgré moi. Mais je les fais avec bonheur et avec joie, même si je ferais peut-être moins de choses si je n'avais pas la nécessité de gagner ma vie. Ce sont deux choses très différentes, les romans et les chroniques, une tout autre énergie, axée pour ces dernières sur le principe du jetable, mais c'est une grande partie de moi aussi. On m'a déjà proposé d'en faire des livres, même un spectacle. Je dirai oui le jour où j'aurai vraiment besoin d'argent. Mais c'est vrai que je suis sorti du rôle d'humoriste, qui ne m'a jamais convenu, pour ne plus hésiter à aller vers des billets plus graves, avec un regard plus intime et personnel sur le monde. Je suis souvent en réaction avec des choses que je considère comme de la violence à mon égard, à l'égard de la société, à l'égard des profs, à l'égard des artistes, à l'égard des journalistes. Nous avons un gouvernement et des hommes politiques qui parlent eux-mêmes de guerre culturelle; ...



**«Si on veut
penser le réel
aujourd'hui
à travers
la littérature,
il n'y a rien
de mieux que
la science-
fiction.»**

... c'est une guerre qui est menée, et elle est violente, contre la culture, contre ce qui fait le tissu social et sa cohérence. On a toujours eu, ou souvent, des gouvernements de droite, mais la composante anticulture, antiéducation, antipédagogie, anti-universitaire, la culture vue comme un adversaire idéologique, ça, c'est nouveau. Je pensais, probablement naïvement, qu'il y avait un consensus, dans les partis de gauche comme de droite, autour de l'importance de l'éducation et de la culture. En fait, non: on se rend compte à quel point ce n'est pas acquis. Que c'est fragile. Que ça peut très vite partir. Et que les méthodes employées sont brutales.

Vous vous êtes retrouvé en première ligne et presque acteur de cette guerre culturelle, pour ne parler que de la RTBF. Comment avez-vous vécu ce changement d'atmosphère?

J'ai effectivement senti, à travers les réseaux sociaux, qu'il y avait de plus en plus d'attaques à mon égard et à l'égard de l'institution RTBF... à laquelle je n'appartiens pas. Je suis pigiste! Un indépendant qui ne gagne pas plus de 100 balles par billet. Mais on essaie effectivement de faire entrer dans les consciences du public qu'il existe une espèce de caste ultraprivilégiée qui glande toute la journée et qui vit dans l'opulence de l'argent public. Or, même si on s'abaisse à ce niveau-là de langage de l'Arizona, est-ce que ça rapporte de l'argent? Est-ce bien? On a des réponses qui vont à l'encontre de ce narratif: il n'y a pas plus rentable que la culture, il n'y a pas plus important que l'investissement dans l'éducation. Quand «on» dénonce les 200.000 euros de subventions aux films des frères Dardenne, on ne règle en rien le problème de la dette: non seulement ils sont rentables, ces films, mais l'argent qu'un film reçoit de la Fédération Wallonie-Bruxelles, est remboursé. C'est le premier bénéficiaire sur la liste de ceux qui sont remboursés de leur investissement! Pareil avec le nouveau statut de «travailleur des arts» qui pourrait littéralement la vie des artistes, ou la réforme de l'Arizona qui rabote leurs pensions; ce n'est pas quelque chose qui fait gagner de l'argent à l'Etat, qui règle les problèmes de budget. Les flexi-jobs non plus. Mais aux artistes, aussi, de faire leur job pour contrer ce narratif: on a peut-être été trop frileux, je ne dirais pas snob, sur ce sujet-là. Il faut vraiment faire comprendre au grand public, profondément, l'importance de la culture, du journalisme, de l'éducation. Que la culture rapporte plus qu'elle ne coûte! Et qu'on n'a pas grand-chose d'autre en Belgique que ça; notre seule ressource naturelle, c'est notre créativité, et la jeunesse. Et c'est ce qu'on vient de flinguer.

Pas de quoi rigoler ou être joyeux, effectivement... Mais on se rend compte aussi que cette guerre culturelle est mondiale, elle dépasse le cas belge.

Je suis un pessimiste optimiste; je pense que tout est système de balancier, et qu'on en reviendra. Il faut aussi faire attention aux mots qu'on emploie: la dictature, on n'y est pas encore. On n'a pas de censure. On peut encore discuter de tout ça, on peut publier

Bio express

1970

Naissance, à Bruxelles.

2001

Parution de son premier roman, *Mort d'un parfait bilingue* (Au diable vauvert).

2006

Premières chroniques radio dans *Le Jeu des dictionnaires* et, dès 2010, dans *Matin Première* sur la RTBF.

2015

Coscénariste du film *Le tout nouveau testament* de Jacob Van Dormael.

l'engagement, on n'ira pas en taule. Mais il est clair qu'on nous agresse verbalement, sur les réseaux, de plus en plus et de manière parfois très brutale. J'ai osé faire un billet sur Gaza. J'ai été surpris par des réactions très virulentes venant de la gauche aussi. J'ai perdu des amis. Des gens qui m'ont dit: «On ne t'oubliera pas...» Il y a cette tension, ce clivage, cet antisémitisme qui revient... La vitesse de métabolisation de l'information est telle aujourd'hui qu'un simple mot peut prendre feu tout à coup, en une seconde... et être complètement éteint la semaine suivante. Un moment, j'ai essayé de discuter, d'expliquer mon point de vue, mais ça ne sert à rien. C'est ça qui est terrible: ça ne sert à rien. Tous les militants sont toujours sincèrement convaincus d'être dans le camp du bien, d'être dans la voie de la vérité et de la justice; même des militants fachos qui vont casser des Arabes dans les rues se disent: «Je défends mon pays, je défends ma civilisation et j'agis pour le bien». Personne ne se considère comme une ordure. Pas même le militant propalestinien qui a balancé une bouteille sur la DJ française Barbara Butch dans un festival à Grenoble en juillet...

Un bel exemple de guerre culturelle mais aussi narrative. On en revient au sujet central de Spectres, cette exploitation ultime de la vie après la mort, et de l'information, primordiale dans notre vie, peut-être même au-delà de la mort.

Effectivement, il y a cette idée qui bouleverse l'écosystème, un écosystème basé sur la mémoire. Je me suis demandé quelles pouvaient être les conséquences de la manipulation de notre mémoire globale, à la fois intime et commune. La somme de datas et d'informations que nous sommes tous: que se passe-t-il si on les bouleverse, si on les pille comme nos ressources naturelles? Quelles seraient les conséquences? Et puis, la semaine dernière, j'ai lu un article sur Anthropic, cette société américaine, reine de l'intelligence artificielle, qui achète des livres et les détruit après. Je me suis dit que c'est exactement le sujet de *Spectres*, parce que l'exploitation de la mémoire et la destruction de la mémoire collective, en fait, on y est déjà. On commence à peine à prendre la mesure de ce que représente vraiment l'exploitation des énergies fossiles, etc. On voit ce que ça provoque. Mais on n'a pas encore pris la mesure de ce que provoquera l'exploitation de nos écosystèmes mémoriels. Que sont déjà en train de provoquer les algorithmes de recommandation des grands moteurs de recherche, qui façonnent notre curiosité, notre intelligence, et qui mettent à l'écart tout un pan de la culture. Et l'arrivée des IA aggrave le phénomène: elles, elles ne fonctionnent pas par algorithme, mais par statistiques; quelle est la réponse la plus probable à votre question? Dès lors, les choses moins probables, moins immédiates, plus originales, disparaissent. Et la manière d'alimenter ces IA se fait en détruisant les livres, c'est-à-dire un substrat matériel de notre mémoire. C'est terrifiant. ●

(1) *Spectres*, par Thomas Gunzig, Au diable vauvert, 396 p. Lire la critique en page 110.

